*Ami du Clergé* du 28 avril 1932

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Invention de la Sainte Croix.** — La croix à choisir, 241.
**Pour la fête de l'Ascension.** — Le fait de l'Ascension et ses conséquences, 243.
**Retraite de Communion solennelle.** — III. La bonte de Notre-Seigneur manifestee à chacun de nous, 246. — IV. Le péché, 248. — V. La mort et le jugement, 250.
**Allocutions de mariage.** — II. 253.

## INVENTION DE LA SAINTE CROIX

### LA CROIX A CHOISIR

Mes frères,

L'Invention, ou, comme nous dirions aujourd'hui, la découverte de la Vraie Croix commémore d'abord un souvenir historique.

S'il y a une relique à laquelle l'Eglise pouvait ardemment tenir, c'est assurément la croix sur laquelle Notre Seigneur, son chef, est mort pour le salut de l'humanité.

Or, pendant les siècles de persécution, cette croix avait été cachée dans les profondeurs du Calvaire, afin de la soustraire aux profanations des païens et des Juifs, comme, pendant notre grande Révolution française, des particuliers de confiance recélèrent en lieu sûr les trésors de nos églises et les Madones vénérées de nos sanctuaires.

Quand la paix religieuse se leva enfin sur le monde avec Constantin, sainte Hélène, mère de cet empereur, résolut de tout tenter pour retrouver cette croix, dont l'image lumineuse dans le ciel avait été la promesse de la victoire de son fils au Pont Milvius.

Les fouilles mirent à jour trois croix, qu'on présuma tout de suite être les trois croix du Golgotha. Il fallait distinguer celle de Notre-Seigneur de celles des criminels. Aux miracles accomplis par l'une d'elles, on reconnut indubitablement, sur ce signe du ciel, la croix de notre salut.

Et c'est la découverte de cette insigne relique, dont les parcelles sont répandues aujourd'hui dans le monde entier, encore qu'elle se trouve en grande partie à Jérusalem et à Rome, c'est cette découverte que l'Eglise célèbre en ce jour de l'Invention de la Sainte Croix de Notre Seigneur.

Il me semble pourtant que cette fête serait incomplète si elle n'avait qu'un caractère commémoratif. Elle doit nous inviter à une autre invention, à la découverte du grand mystère de la croix. Heureuses les âmes qui par les grâces de ce jour auront découvert que la croix, ce que nous nommons la croix dans le langage chrétien, c'est-à-dire l'épreuve sous toutes ses formes, reste pour chacune d'elles le grand moyen de salut, comme elle fut l'instrument choisi par Dieu pour le salut de tous les hommes.

Il y a une croix pour chacun. C'est sur cette constatation que concluent et se résignent ceux qui viennent de se confier mutuellement leurs peines : c'est la vie ; il y en a pour tout le monde à chacun sa croix ! Elle est plantée, cette croix, dans tous les cœurs et dans tous les foyers et nous-mêmes, comme disait le saint Curé d'Ars, nous sommes faits en forme de croix.

Encore, m. f., cette croix, faut-il savoir la porter pour qu'en échange elle nous porte au ciel. Cette intelligence du mystère de la souffrance, quelque forme qu'elle revête dans notre vie, c'est la grande faveur à retirer de cette fête, sa grâce propre, puisqu'il s'agit de l'invention ou de la découverte de la croix. Aussi, laissez-moi vous remettre en face du choix devant lequel plaçait ses auditeurs un grand prédicateur du mystère de la croix, le Bienh. de Montfort :

> Choisis une des croix que tu vois au Calvaire ;
> Choisis bien sagement, car il est nécessaire
> De souffrir comme un saint ou comme un pénitent,
> Ou comme un réprouvé qui n'est jamais content.

### I. — *La croix du mauvais larron*

Sur le Calvaire, à gauche de Notre-Seigneur crucifié, il y a la croix du réprouvé.

Sur cette croix, un criminel, que nous appelons le mauvais larron, se tord comme un ver qu'on viendrait d'écraser. Il semble se débattre pour s'arracher aux tours et aux nœuds du câble qui l'assujettit à son gibet. Sa croix, il ne l'accepte pas ; il épuise ce qui lui reste de vigueur à tenter de s'en détacher ; il n'y est maintenu que par la force des choses et par son impuissance.

Son visage mauvais, bouleversé, exaspéré, se détourne du Christ en croix. Il ne comprend rien à ce mystère de l'expiation. Bien plus, ce mystère le révolte.

Il blasphème le Christ : « Si tu es le Christ, lui jette-t-il à la face, sauve-toi et nous avec toi. » — Comment, tu te prétends le Fils de Dieu, le Messie, le Sauveur ? Mais si tu l'étais, tu aurais la bonté et la puissance de nous épargner ce supplice ! (Luc, XXIII, 39).

M. f., depuis dix-neuf siècles, des milliers et des milliers d'hommes donnent le même spectacle. Ils se débattent avec la croix inévitable. Leur vie se passe à rompre leurs entraves, à secouer tout ce qui pèse, à se débarrasser de ce qui gêne... même si ces entraves et ce fardeau s'appellent les lois de Dieu et de l'Eglise. Et ce qu'ils ne peuvent éviter, les infortunes, les maladies, les inquiétudes, ils les subissent avec un cœur aigri et une âme révoltée. Ils se refusent, eux aussi, à regarder la croix du Christ. Pour eux, comme pour les Juifs, elle reste un scandale ; pour eux, comme pour les païens, elle demeure une folie. Y a-t-il une raison pour souffrir ainsi ?

Et de même que le mauvais larron, ils s'en prennent au bon Dieu, ils lui demandent des comptes, ils le nient : Le bon Dieu ! il se moque pas mal de nous ! Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour souffrir de la sorte ? S'il y avait un bon Dieu, il ne permettrait pas cela ! Ou bien, tout simplement, c'est un blasphème qui accueille la première contrariété qui se présente ou le plus léger ennui.

Insensé, qui accepte de porter ainsi sa croix, sa croix fatale, inévitable, inexorable !

Car enfin il faut bien qu'il la porte quand même, malgré lui et jusqu'au bout !

Car enfin il refuse l'allégement que lui apporteraient dans ses épreuves les pensées de la foi, les perspectives d'espérance, la conscience d'aimer véritablement, c'est-à-dire en souffrant.

Car enfin il l'alourdit, sa croix, du poids de son mécontentement, de ses impatiences, de ses révoltes... et de toutes les expiations qu'il lui faudra subir après sa mort pour n'avoir pas accepté celles de la vie, beaucoup moins douloureuses.

II. — *La croix du bon larron*

Sur le Calvaire, à droite du Sauveur crucifié, il y a la croix du pénitent.

Au lieu de la révolte, c'est la résignation sur le visage du bon larron. La présence du Sauveur, la vue de sa patience héroïque, sublime, infinie, sans doute aussi la prière de la Sainte Vierge, refuge des pécheurs, ont touché son cœur, fait naître la foi, éveillé le repentir. Il entrevoit quelque chose du mystère de l'expiation.

Et il s'indigne que son compagnon ose parler comme il fait. Il le blâme, il le raisonne, il le confond : « Comment ! Toi non plus, tu ne crains pas Dieu ? Tu insultes celui dont tu partages la peine ? Pour nous cependant c'est la justice qui s'accomplit, car nous recevons ce qu'ont mérité nos œuvres ; mais lui, il n'a rien fait de mal. »

Et ce n'est pas un blasphème, mais une prière qui sort de sa bouche : « Jésus, souvenez-vous de moi, lorsque vous entrerez dans votre royaume ! » Et le Seigneur répond par les plus belles espérances : « En vérité, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le paradis. » (Luc, XXIII, 40, 42).

Heureux qui emportera de cette fête de l'Invention de la Sainte Croix et d'une intercession de la Vierge Immaculée la grâce d'une pareille patience dans toutes ses croix !

Et si la vue de ce Jésus douloureux du Golgotha, de cette représentation inanimée, de cette statue de pierre ou de fonte devant laquelle nous pouvons seulement contempler la souffrance du Christ, ne réussissait pas à vous émouvoir, je vous dirais : Regardez tous ces crucifiés vivants que sont ces malades de votre famille, de vos relations, de votre voisinage, cloués sur leur lit depuis des semaines, des mois, des années peut-être. Ces malades, ils sont les membres souffrants de Notre-Seigneur. Et cette expression n'est pas un vain mot, puisque le Christ regarde comme fait à lui-même le moindre service que nous leur rendons.

Oui, pour vous émouvoir davantage, regardez le Christ qui souffre dans ses membres... Rappelez-vous cette vision, à Lourdes par exemple, au passage du Saint-Sacrement ou devant les piscines : les traits livides et transparents des phtisiques, les visages mangés par les cancers et les lupus.

Notre-Seigneur a souffert cela, plus que tout cela... et il était l'Innocence.

Alors, mettons en face de ces souffrances dont la vue seule nous épouvante, nos peines, nos ennuis, nos difficultés. Ajustons notre croix sur cette croix. Comparons.

Dites-moi, ne sommes-nous pas encore des privilégiés ? Sommes-nous bien venus de nous plaindre ? Ne devrions-nous pas remercier, au lieu de murmurer ?

Et pourtant ces malades sont peut-être des âmes très saintes devant Dieu ! Et pourtant Jésus, qui a souffert de plus douloureux tourments et qui souffre en eux, était la sainteté même ! Et pourtant, quand nous descendons au fond de notre conscience, nous reconnaissons que nous avons péché !

Oui, à cela du moins nous devons arriver avec la grâce de Dieu, de porter notre croix, quelle qu'elle soit, avec patience et résignation, en pénitents, au souvenir de nos péchés.

III. — *La croix de Jésus*

Sur le Calvaire, entre les croix des deux larrons, il y a celle de Jésus.

Le mauvais larron sur la croix, c'est le pécheur en révolte contre la Providence qui lui donne le moyen d'expier ; le bon larron sur sa croix, c'est le pécheur repentant qui se résigne avec patience à la pensée de ses fautes. Jésus sur la croix, c'est la sainteté qui accepte, qui embrasse, qui appelle la souffrance, puisqu'elle est la loi voulue par Dieu pour l'expiation du péché.

Des lignées de héros, à la suite de Notre-Seigneur, atteindront ces sommets du sacrifice.

C'est S. François Xavier : « Encore plus de souffrances ! Seigneur, encore plus ! »

C'est S. Jean de la Croix : « Souffrir et être méprisé pour vous, ô mon Dieu ! »

C'est sainte Thérèse : « Toujours souffrir ou mourir ! »

C'est sainte Marie-Madeleine de Pazzi : « Non ! toujours souffrir et ne pas mourir ! »

C'est le Bienh. de Montfort : « Point de croix, quelle croix ! »

C'est la Vén. Mère Marie du Bourg : « Si l'on vendait des souffrances au marché, j'irais bien vite en acheter ! »

Et notre saint Curé d'Ars donne le sentiment juste de toutes ces grandes âmes quand il dit : « Les gens du monde se désolent quand ils ont des croix et les bons chrétiens pleurent quand ils n'en ont pas... Le chrétien vit au milieu des croix comme un poisson dans l'eau. »

Ceux-là, je le sais, sont des héros et l'héroïsme

ne court pas les rues. Mais pourtant ne faut-il pas jeter les yeux sur eux comme nous regardons notre crucifix ou comme nous méditons notre chemin de croix pour nous entraîner à plus de générosité ? Alors qu'ils chantent le *Magnificat*, le cantique de la reconnaissance, quand Dieu les accable de croix, comment n'aurions-nous pas du moins assez de résignation pour dire notre *Fiat* de la soumission sous la petite croix taillée à la mesure de notre faiblesse par la bonne Providence ?

Et même ces exemples peuvent aider à porter un peu plus haut nos aspirations ; ils peuvent nous révéler des joies austères, insoupçonnées de nos vies trop molles et trop veules ; ils peuvent nous faire essayer, non seulement d'accepter l'épreuve, mais encore de l'aimer. Nous en resterons peut-être à ce désir et à cet effort. Mais Dieu est si bon qu'il se souviendra éternellement, pour nous faire miséricorde, de ce bon désir, de ce généreux mouvement, de cet effort ébauché.

Bien plus, si l'héroïsme est rare, il existe pourtant. Et pour le susciter dans les âmes que Dieu y prédestine, il faut dresser sous les yeux une autre croix que celle du repentir. Il faut dresser la croix du juste, la croix de l'innocence, la croix de Jésus.

* *

Choisis une des croix que tu vois au Calvaire ;
Choisis bien sagement, car il est nécessaire
De souffrir comme un saint ou comme un pénitent,
Ou comme un réprouvé qui n'est jamais content.

Le grand missionnaire qui a donné cette sage consigne, dans une de ces strophes populaires qui font encore aujourd'hui le merveilleux crédit de ses cantiques auprès des foules, dressait partout des Calvaires dans les paroisses que sa parole ardente ramenait à Dieu.

L'un d'eux est le plus grandiose de notre terre de France, le Calvaire de Pontchâteau en Bretagne.

Quand le Bienh. de Montfort voulut l'élever bien haut sur cette lande de la Madeleine, il fit préparer trois croix : celle du Sauveur peinte en rouge, celle du bon larron peinte en vert, celle du mauvais larron peinte en noir. Dans la pensée de ce vaillant apôtre des foules, évidemment ces différentes couleurs avaient leur symbole. Elles devaient parler aux âmes plus qu'aux yeux.

Le noir, c'est le signe du deuil, de la mort : et en effet l'épreuve soufferte en révolté est une souffrance inutile, morte d'avance, bien plus, une souffrance dommageable qui donne la mort.

Le vert, c'est le symbole de l'espérance, des promesses. Souffrir avec résignation, dans un esprit d'expiation, c'est s'assurer, à l'exemple du bon larron, les promesses du paradis.

Le rouge, c'est l'amour, l'amour jusqu'à sa preuve éclatante, l'effusion du sang. Ceux qui arrivent à ce degré dans l'amour de la croix, sont ceux qui aiment à la folie.

Si de tels sommets nous semblent trop élevés, il ne nous reste qu'un double choix entre l'espérance ou la mort.

Vous avez choisi.

Car vraiment ce serait insensé d'accepter de souffrir deux fois, dans ce monde et dans l'autre.

Comme le bon larron, vous avez tourné vos regards vers le Christ expirant, vous avez accepté le mystère de la souffrance, et vous êtes résolus à porter votre croix à sa suite tous les jours de votre vie.

Pour vous aussi, cette fête aura été celle de l'invention ou de la découverte de la vraie croix, de la croix méritoire pour le ciel. Ainsi soit-il.

## POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

### LE FAIT DE L'ASCENSION ET SES CONSÉQUENCES

Messieurs,

En vous racontant les divines apparitions du Christ après sa résurrection [1], j'en ai omis une à dessein : la dernière de toutes. Je l'ai omise, parce qu'elle m'a paru pouvoir faire à elle seule l'objet d'un discours aussi instructif que tous les autres discours que j'ai déjà prononcés devant vous. Il s'agit de cette apparition suprême qui précéda et accompagna cette Ascension dont toute l'Eglise célèbre, en ce jour, l'anniversaire ou le souvenir.

Jésus veut revoir les siens et que les siens le revoient avant son triomphe céleste. Son humanité, naguère si humiliée, va s'élever dans la gloire impérissable et se fixer pour toujours sur ce trône auguste que le Père, là-haut, lui réserve ; il la leur montre une dernière fois, afin de prouver une dernière fois sa résurrection, avec un éclat qui devra emporter l'assentiment de tous les siècles et la croyance indéfectible de toutes les âmes. Il va prouver du même coup, une dernière fois en ce monde dont il n'a été qu'un habitant éphémère, qu'il est bien réellement uni à la divinité et que, comme il l'a souvent affirmé ou laissé entendre, il est bien tout ensemble et le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu.

Mon dessein est donc de vous montrer encore la divinité de Jésus-Christ éclatant dans cette suprême rencontre avec ses Apôtres et ses disciples. Je vous redirai d'abord la scène incomparable qui nous est racontée à la dernière page de l'Evangile ; — j'en tirerai ensuite les conséquences.

I

Voici le quarantième jour, Messieurs, depuis que le Christ vainqueur de la mort a rejeté ses linceuls et secoué triomphalement la poussière du sépulcre où ses bourreaux croyaient l'avoir emprisonné pour jamais. Depuis lors, il n'a cessé de se montrer à ses fidèles ; il s'est montré à eux en des apparitions intimes et rapides, comme à Marie-Madeleine, comme aux saintes femmes, comme à Pierre, comme aux disciples d'Emmaüs ; il s'est montré à eux en des apparitions plus manifestes et plus prolongées, comme à ses Apôtres dans le

[1] Voir *Prédication*, p. 153 et suiv.

Cénacle et sur les bords du lac de Galilée ; il s'est montré à eux enfin en des apparitions publiques, comme à cette foule de cinq cents personnes qu'il daigna visiter sur la montagne.

Sa résurrection est désormais un fait avéré ; sa survie est désormais une certitude ; les témoins se lèveront qui pourront attester ces prodiges.

Mais il faut, à présent, que la foi commence son règne.

L'heure est arrivée. Quelques jours avant la Pentecôte, il emmène ses disciples à Jérusalem. Il veut, avant de les quitter, les conduire dans cette ville où il a tant souffert et qui l'a tué comme elle tuait ses prophètes ; c'est là, sur ce théâtre tragique de ses divines humiliations, qu'il révélera aux siens sa divine gloire. « Il les emmena, dit S. Luc, hors de la ville, jusqu'à Béthanie. » Là, « levant les yeux au ciel, il les bénit et, en les bénissant, il se retira d'eux, et ils le virent qui s'élevait dans le ciel où tout à coup une nuée le déroba à leurs regards. »

C'est par ces quelques mots très simples que l'Evangéliste nous apprend la miraculeuse Ascension de Jésus Christ. N'importe, ce récit, dans sa simplicité et sa concision, présente un tableau incomparable et dont la surhumaine grandeur vous prend aux entrailles. Il semble qu'on assiste à ce solennel et surnaturel départ. Ils sont tous là, sur la cime radieuse de la montagne, et ceux qu'il appelait ses amis et ses petits enfants, et ceux qu'il avait daigné faire les confidents de sa pensée. Madeleine est là, la pécheresse purifiée et dont le grand cœur passionné contenait plus de sainte tendresse que son vase d'albâtre n'avait contenu de parfum. Jean est là, l'Apôtre jeune et vierge, chéri du Maître entre tous, qui, en un soir inoubliable éternellement, a reposé sa tête sur la poitrine angoissée d'un Dieu. Pierre est là, Pierre, le plus ardent, le plus dévoué des Apôtres, investi de la charge la plus haute qui ait jamais pesé sur les épaules humaines. La Vierge Marie est là, mère anxieuse et résignée, et tous les autres, tous ceux qui ont cru au Christ, qui ont aimé le Christ et qu'il admet à cette scène des longs et définitifs adieux. Ils l'ont aimé, ils l'aiment encore, ils l'aimeront toujours, car leur vie, c'est lui ! Et lui, il les quitte, il monte, il disparaît derrière les nuages. Oh ! comme les cœurs battent ! comme les bras se tendent ! comme les yeux fouillent désespérément l'azur pour l'apercevoir encore ! Nous-mêmes, Messieurs, nous qui vivons à dix-neuf siècles de cet événement, rien qu'en nous le représentant, nous ne pouvons nous défendre d'une certaine angoisse : la pensée que Jésus a quitté notre monde, que sa destinée terrestre est achevée, que nous ne le rencontrerons jamais, vivant et radieux, sur les sentiers d'ici-bas, cette pensée jette en nous comme une mélancolie, la mélancolie d'une privation irréparable ! Errants dans notre vallée de misère, comme les disciples sur la montagne, nous pleurons l'irrévocable absence de notre Dieu. Les disciples disaient : « Nous ne le verrons plus ! » Nous, nous disons : « Nous ne le verrons pas ! » Le sentiment est le même.

Mais ce sentiment nous trompe, Messieurs. Ce Dieu-Homme qui a disparu reparaîtra, nous en avons pour garant l'Evangile même. Voici, en effet, les premières lignes des Actes des Apôtres ; elles répondent à cette angoisse de tous les temps et de toutes les âmes : « Comme les disciples suivaient du regard la nuée qui leur avait dérobé le Maître, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent à eux : « Hommes de Galilée, leur dirent-ils, pourquoi demeurez-vous là debout, les yeux levés au ciel ? Ce même Jésus qui, vous quittant, vient de s'élever dans les cieux, en reviendra un jour de la même manière que vous l'y avez vu monter. »

« Les Apôtres se prosternèrent alors et, après avoir adoré, rentrèrent à Jérusalem, pleins d'une grande joie. »

Il reparaîtra donc, le divin Disparu ! Il reparaîtra au dernier jour, alors qu'il descendra sur les nuées du ciel pour juger, en de suprêmes assises, dans la gloire et la majesté d'une puissance reconnue de tous, cette humanité qu'il a rachetée de son sang et qui, par sa foi au Fils de l'Homme, peut se sauver de la damnation éternelle.

Que les pécheurs impénitents, que les ennemis déclarés du Christ s'attendent à cette visite en tremblant ! Ils se trouveront, ce jour-là, en face du juste Juge. Pour nous, nous avons le droit d'envisager cet événement avec confiance, car nous, chrétiens, nous sommes ses disciples fidèles, et c'est écrit : de même qu'il quitta ses disciples en les bénissant, il redescendra vers eux en les bénissant...

## II

Je vous ai redit, Messieurs, la grande scène de l'Ascension du Sauveur. Or, pas plus que nous ne pouvons douter du fait de la Résurrection, nous ne pouvons raisonnablement douter de cet autre fait, dernière action visible aux yeux de chair des hommes, de cette élévation au ciel de Jésus ressuscité.

Ce fait est public. Il ne s'est pas produit devant quelques personnes seulement ; il a eu pour témoins une foule passionnément attentive. Voyant le Christ sur la montagne, donnant à ses Apôtres ses suprêmes instructions, il y en avait qui disaient : « Ce n'est pas lui ! » — « C'est bien lui ! » disaient les autres. Et finalement tous durent se mettre d'accord, car tous, à un moment, le virent s'élever, bénir et disparaître derrière une nuée, en plein ciel.

Des incrédules voudraient expliquer naturellement le divin prodige. — « Ce fut un phénomène d'hallucination collective, prétendent-ils. Cette foule croyait que Jésus allait « remonter à son Père », comme lui-même l'avait précédemment annoncé. Pour elle, il fallait que la prédiction se réalisât. Un beau jour, elle s'est dit : « C'est l'heure ! Regardez, voyez, il monte dans le ciel ; il disparaît ; il a disparu !... »

Pouvez-vous croire, Messieurs, à une aussi puérile explication ? Ne vous étonnez-vous pas, d'autre part, comme moi-même, que des hommes, dont on assure qu'ils sont des *intelligences*, recourent à de pareils sophismes, échappatoires et subterfuges ? Une telle hallucination est-elle possible ? Non, cent fois non. Un homme peut avoir une vision qui ne correspond à rien de réel. La surexcitation, la fièvre, la folie expliquent alors cette dérogation aux lois de l'optique. Mais il est certain que deux hommes n'auront jamais une vision identique d'un même objet dans la même circonstance et au même moment. Leurs caractères différents affecteront nécessairement l'objet prétendument vu, et déjà il arrivera qu'ils ne s'accorderont pas dans l'expression de leur témoignage. A plus forte raison, une foule est-elle incapable de voir un même spectacle imaginaire et de le voir exactement sous le même aspect. Il en résulte, m. f., que si l'Ascension du Seigneur n'avait pas été un fait réel, physiquement constatable et constaté, il y aurait eu désaccord parmi les témoins et, dans leur récit, des divergences, des contradictions, pour le moins des dissonances. Or il n'y en a pas. Tous disent : « Il fut enlevé au ciel devant nous. Nous l'avons vu de nos yeux. » L'objection tombe donc.

Après la disparition du Maître, nous dit S. Marc, « les Apôtres s'en allèrent prêcher partout ». Il ajoute : « Le Seigneur travaillait avec eux et, par les miracles qui les accompagnaient, confirmait leur parole. » (XVI, 19-20). Ce texte nous apporte une nouvelle preuve de la réalité de l'Ascension.

Que prêchent-ils, ces Apôtres qui quittaient leur pays pour s'en aller apprendre au monde les vérités dont ils sont les dépositaires ? Ils prêchent le divin message : la doctrine du Christ, la mort sur la croix, la résurrection, l'Ascension du Christ. Pas autre chose, car ils ne sont ni des philosophes ni des savants : ils ne connaissent que le Christ.

Ici, je remarque deux choses.

1° Ils parlent, et ils font des miracles qui sont la confirmation de leurs paroles. Pour me servir d'une formule de l'Evangile, je demanderai : S'ils font des miracles, par qui les font-ils ? Par la puissance de Dieu, évidemment. Et alors, je pose une nouvelle question : Dieu fait-il des miracles pour justifier et populariser le mensonge ? Non, c'est donc que la prédication évangélique, y compris l'Ascension, est la vérité.

2° Les Apôtres prêchent. Les voilà sur toutes les routes, dans toutes les villes connues du vieux monde ; comment sont-ils accueillis ? Les puissances hostiles de ce vieux monde se dressent aussitôt contre ces trouble-fête qui viennent apporter une religion nouvelle. Elles les repoussent, elles les persécutent, elles les emprisonnent, elles les torturent, elles les immolent à leurs faux dieux dans des supplices atroces. Si la doctrine qu'ils prêchent est une collection d'idées mensongères et de faits controuvés, sûrement ils vont reculer devant une animosité, une haine, une fureur qui va jusqu'au sang. Eh bien ! non ; pas un seul Apôtre n'a cédé à l'intimidation ni renié son mandat de prédicateur de la vérité révélée ; et c'est toujours, devant les perspectives de la prison et de la mort même, les mêmes affirmations qu'ils produisent imperturbablement : « Le Christ a parlé, il a souffert, il est mort, il est ressuscité, il est monté au ciel ! » Devant cette attitude d'âme, Messieurs, est-il permis de douter ? Non. Nos prédicateurs et martyrs ont dit la vérité : Jésus est monté au ciel !

Cette idée de s'élever vers les étoiles, de voyager à travers les airs, les hommes l'ont toujours caressée et, de nos jours, l'ont en partie mise en pratique. Nos dirigeables s'élèvent au-dessus des nuages, nos avions fendent les espaces. Mais il est une autre idée que l'homme n'a jamais conçue, une idée inouïe : c'est celle de monter aux cieux par ses propres forces et de s'asseoir à la droite de Dieu ! Cette idée, Jésus l'a eue ; il a annoncé qu'il la réaliserait et il l'a réalisée en ce jour. L'Evangile, les Actes et la raison nous font un devoir de le croire.

Oui, m. f., notre Sauveur a été glorifié, il est retourné à son Père avec qui il vit et demeure à jamais. Louons-le, bénissons-le, adorons-le, supplions-le de nous accorder sa miséricorde : *Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis.* Mais n'oublions pas qu'il n'est monté au ciel à la vue de ses disciples que pour en montrer à nos âmes la direction et le chemin. Nous sommes sur la terre, mais nous ne sommes pas faits pour la terre et nous ne devons pas nous y éterniser. Notre vraie place est là-haut, aux côtés de notre Rédempteur victorieux qui est aussi notre chef, et qui nous encourage à combattre à son exemple et à vaincre comme lui. Pensons au ciel, m. f., travaillons pour le gagner, en obéissant aux lois de Jésus-Christ et de son Eglise, en pratiquant les vertus de justice, de prudence, de force, de charité pardessus tout, en imitant enfin l'exemplaire surhumain de toutes les vertus. A la mort, notre corps suivra son destin qui est de se dissoudre dans la terre, mais notre âme survivra : elle est immortelle ; nous rejoindrons notre Maître, et nous aurons plus tard un triomphe semblable à celui qui l'a, en ce jour, exalté au-dessus des nues. Ce sera le jour de la Résurrection générale, lorsque, tous, nous secouerons la poussière de la tombe comme notre divin Avant-coureur au matin de Pâques, et qu'ayant recouvré notre corps si longtemps endormi nous paraîtrons devant le Juge des vivants et des morts. Il se formera alors deux cortèges : celui des condamnés descendra dans les abîmes ; celui des élus montera vers le séjour céleste à la suite du Sauveur. Nous serons, c'est mon vœu le plus ardent à cette heure où je vais me séparer de vous, nous serons de ce cortège triomphal, Messieurs, ensemble pour jamais dans les félicités du Royaume éternel. Ainsi soit-il.

## RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

### III

### LA BONTÉ DE NOTRE-SEIGNEUR MANIFESTÉE A CHACUN DE NOUS

Mes chers enfants,

Jésus a aimé et continue d'aimer tous les hommes d'un amour incomparable. Les grandes grâces de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie nous l'ont prouvé. Ces grâces sont destinées à tous les hommes ; mais, en fait, tous n'en profitent pas de la même façon ni dans la même mesure. Les uns sont placés par la Providence dans des circonstances plus favorables que les autres pour s'assurer ce profit. Si vous voulez réfléchir un moment, mes enfants, vous serez bien obligés d'avouer que vous êtes parmi les privilégiés. Vous avez été placés dans des conditions plus favorables que d'autres pour recevoir des grâces nombreuses et, en réalité, vous avez reçu des grâces plus nombreuses. Examinons ces deux idées.

### I

Pourquoi les conditions d'existence que la Providence vous a ménagées sont elles favorables ? Pour deux raisons : 1° parce que vous êtes venus au monde dans un pays civilisé et catholique; 2° parce que vous appartenez à une famille chrétienne.

Prenons en main la carte du monde. Voici des régions, en Chine, en Afrique, en Océanie, qui, il y a cinquante ou cent ans, étaient encore très arriérées. Le missionnaire n'avait pas encore pu y pénétrer. Les mœurs étaient encore barbares et on voyait souvent un père mettre à mort son enfant pour un motif de convenance personnelle, parce que l'enfant à nourrir était une bouche de trop dans la famille ou parce qu'il le jugeait mal conformé, chétif, ou pour un motif religieux, pour apaiser les divinités irritées. Un évêque missionnaire raconte que dans une région de l'Afrique orientale, il y a moins de cinquante ans, on faisait périr des enfants pour obtenir des divinités locales la découverte d'une source ou d'un puits, car l'eau manquait dans ce pays. Le missionnaire, grâce à ses talents de sourcier et à la Providence, réussit à découvrir une source, mais il eut bien difficile de faire promettre à ces sauvages de renoncer à immoler leurs enfants; il fallut les menacer de voir l'eau disparaître pour qu'ils y consentent. Encore n'est-il pas sûr qu'ils aient tous tenu leur promesse. Pourquoi n'est-ce pas vous qui êtes nés à pareille époque dans ce pays ? La bonté de Dieu, seule, a voulu pour vous une meilleure part.

Je pourrais citer d'autres nombreux exemples d'enfants maltraités et mis à mort, dans les régions polaires du Nord-Ouest canadien, par exemple, ou dans certaines îles arriérées de l'Océanie. Grâce à Dieu, la civilisation et la foi pénètrent de plus en plus ces pays retardataires et rendent de plus en plus rares ces actes de sauvagerie. Ils n'en ont pas moins été une coutume pendant des siècles.

Mais ce n'est pas le seul triste côté de ces existences d'enfants. Si celles-ci sont plus exposées à la mort que dans nos pays par suite d'un reste de barbarie et aussi du manque de soins, les âmes également risquent beaucoup de se perdre. Certaines régions sont restées longtemps fermées aux missionnaires qui ne pouvaient y pénétrer que sous un déguisement et en risquant leur vie. C'est encore le cas de l'Afghanistan aujourd'hui. Dans ces pays, Jésus n'est pas connu : pas de baptême, pas de catéchisme, pas de première communion. Si tant d'hommes qui ont reçu ces grâces se sont néanmoins perdus, que penser des risques que courent ceux qui en sont privés ?

Même là où le Catholicisme a pénétré, on est loin d'avoir toujours les facilités dont vous disposez, mes enfants. Certains missionnaires ont à évangéliser des districts grands comme la France. Beaucoup de villages ne peuvent être visités qu'une fois par an par le prêtre, avoir la messe qu'une fois par an, les sacrements une seule fois par an. Que de difficultés pour rester fidèle au Bon Dieu ! Et cependant ces sauvages, comme nous les nommons, nous offrent parfois de magnifiques exemples de générosité. Alors que beaucoup de chrétiens de chez nous se refusent à utiliser les grâces nombreuses mises à leur disposition, à remplir leur devoir pascal, à fréquenter l'église, à s'instruire de leurs obligations, on voit ceux-ci attendre avec impatience la visite du missionnaire et parfois s'imposer de longs et difficiles voyages pour assister à la messe, se confesser et recevoir la Sainte Eucharistie.

Voici une pauvre vieille de ces régions polaires dont je vous parlais tout à l'heure, qui, sentant sa fin venir, se fait tirer en traineau par sa fille sur une distance de cent kilomètres, au prix de quelles fatigues et de quelles difficultés, vous le devinez, pour aller recevoir une dernière absolution et faire une dernière communion. Voici dans l'Ouganda, en Afrique, des jeunes gens et des enfants qui subissent le martyre au milieu des plus affreuses tortures pour demeurer fidèles au Christ de leur baptême et de leur première communion. Vous, mes enfants, qui avez auprès de vous l'église et le prêtre, qui pouvez recevoir, chaque fois que vous le désirez ou que vous en avez besoin, les grâces du pardon, qui avez toutes les facilités pour entendre la messe et communier souvent, même tous les jours, serez-vous moins généreux que ces pauvres âmes déshéritées ? Au cours de votre retraite et dimanche, au moment de votre communion solennelle, promettez à Jésus de ne pas être des ingrats qui estiment d'autant moins les grâces du bon Dieu que celles-ci sont plus abondantes et d'un accès plus facile, mais de répondre à la générosité de Jésus par la générosité d'un cœur vraiment bien disposé.

Nés dans un pays catholique, vous pourriez appartenir à une famille non chrétienne. Il y a malheureusement aujourd'hui beaucoup de familles de ce genre : ou bien elles n'ont pas compris l'importance et la nécessité de la religion et elles ne se soucient pas de faire apprendre à leurs enfants les vérités religieuses ni de leur faire donner les sacrements indispensables, ou bien elles ont des idées fausses au sujet de l'Eglise et elles la combattent directement chez leurs enfants en la calomniant, en insultant ses ministres et en interdisant aux enfants tout rapport avec elle.

Un jour, un enfant élevé ainsi loin de l'Eglise passait devant le portail d'une de nos grandes paroisses. Depuis la rue il entendait chanter et, par la porte qui s'ouvrait de temps en temps pour laisser entrer quelque retardataire, il apercevait beaucoup de lumières. Il voulut voir ce qui se passait à l'intérieur et pénétra timidement dans l'église. C'était le moment de la communion ; une belle voix chantait à la tribune le cantique du jour : Le ciel a visité la terre. Les enfants, après s'être agenouillés sur les degrés de l'autel, redescendaient dans un grand recueillement, portant sur leurs visages les marques de la joie surnaturelle que le Christ venait de déposer en eux. Le pauvre petit sentit confusément que quelque chose de grand et de bon s'accomplissait en cet instant et il se mit à pleurer. Une dame de l'assistance vit ses larmes et, s'approchant, essaya de le consoler en lui disant que bientôt ce serait son tour à lui aussi. Mais l'enfant répondit avec un inexprimable accent de tristesse : « Pour moi, c'est jamais ! »

L'histoire de cet enfant vous fera mieux comprendre la grande grâce que le bon Dieu vous a accordée en vous plaçant dans une famille chrétienne. Mais ce n'est pas seulement un jour de bonheur qui vous est ainsi accordé, c'est encore une longue suite de grâces qui se renouvelleront à chaque communion et qui préserveront vos chères âmes des dangers nombreux de la vie et qui vous assureront le salut. Vous entendez peut-être parler quelquefois des crimes commis par des jeunes gens, même des enfants. N'ayant jamais entendu parler du bon Dieu, n'ayant jamais fait leur première communion, ces pauvres malheureux sont livrés sans défense à tous leurs mauvais instincts.

En voici un qui, appartenant à une famille pauvre, n'ayant pas le goût du travail, a voulu se procurer de l'argent pour satisfaire ses passions et s'offrir des plaisirs. Il a eu recours au vol ; mais sur le point d'être pris, il a frappé et tué. Le tribunal l'a condamné à mort. Dans sa prison, l'aumônier vient le visiter et lui parle de Dieu, de sa bonté, de la joie d'une bonne conscience, de la nécessité de sauver son âme, de la laideur du péché. Peu à peu le jeune homme comprend tout ce qui a manqué à son éducation et un jour il laisse échapper ce regret : « Si j'avais su, je n'en serais pas arrivé où me voici ! »

Mes enfants, vous, vous avez été gâtés par la Providence ; mais, à cause de l'étourderie naturelle à votre âge, vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à toutes les grâces reçues. Nous allons rapidement les examiner pour vous aider à mieux en comprendre tout le prix.

## II

La première de ces grâces est celle du baptême. Par lui vous êtes devenus enfants de Dieu. Si c'est un grand bienfait que d'appartenir à une excellente famille, c'en est un d'un prix infiniment plus élevé que d'appartenir à la famille de Dieu. Vos parents vous aiment tendrement, mais leur affection n'est rien en comparaison de celle de Dieu ; ils vous ont comblés d'attentions et de bienfaits, mais le bon Dieu est infiniment plus puissant qu'eux et il vous a donné beaucoup plus ; ils vous laisseront peut-être en mourant un petit héritage, le bon Dieu, lui, désire ne jamais se séparer de vous et l'héritage qu'il vous réserve c'est le bonheur parfait pour l'éternité.

Enfants de Dieu, vous avez été pendant les premières années de votre vie un vrai ciel vivant, puisque vous possédiez Dieu en vous sans aucun péché et, ce ciel, vous pouvez continuer à le posséder en votre âme si vous savez éviter le péché maintenant que vous avez pour choisir entre Dieu et le démon conscience et liberté. Enfants de Dieu, vous êtes aussi enfants de l'Eglise et vous avez le droit de puiser dans son trésor : sacrements, indulgences, bonnes œuvres, grâces nombreuses, tout cela est à vous et l'Eglise désire que vous en profitiez largement.

De fait, l'Eglise vous a déjà appris à connaître le bon Dieu, la vie de Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, les vertus à pratiquer, les fautes à éviter et le moyen d'y parvenir. Les savants sont fiers de leur science et ils l'utilisent pour leur profit et celui des autres ; le public les admire et les estime en raison de leur devoir. Mais qu'est-ce que la science des choses humaines à côté de la connaissance de Dieu et des biens spirituels ?

Vous avez déjà reçu plusieurs fois le pardon de vos fautes par l'absolution. Grande faveur aussi, celle-là, qui vous permet de retrouver l'amitié de Dieu perdue par le péché grave ou d'effacer ces vilaines taches que le péché véniel avait déposées sur votre âme, qui vous donne des forces nouvelles pour mieux servir le bon Dieu et pour devenir meilleurs. Vous avez déjà reçu aussi, et c'est la plus grande grâce que l'Eglise tienne à votre disposition, la personne de Notre-Seigneur dans la sainte communion. Dans votre cœur est descendu l'Enfant Jésus de Bethléem et de Nazareth, le Christ qui guérissait les malades, ressuscitait les morts, pardonnait aux pécheurs, le Sauveur qui est mort pour vous sur la croix et ressuscité au matin de Pâques. Ce pardon et cette communion, vous les avez déjà reçus plusieurs fois, quelques-uns d'entre vous depuis plusieurs années. Que de grâces ont été ainsi accueillies dans vos âmes !

Le prêtre a été à votre disposition, depuis que votre raison a commencé à s'éveiller, pour vous instruire, vous donner de bons conseils, vous encourager, vous reprendre. Si vous avez compris l'action exercée par le prêtre en quelques jours sur l'âme de ce jeune criminel dont nous parlions, vous devez aussi admettre que votre âme a beaucoup gagné au contact du prêtre. Vous ne le comprenez pas encore beaucoup à cause de votre jeunesse et de votre inexpérience, mais vous vous en rendrez mieux compte plus tard. Combien de prières récitées, de sacrifices offerts, de vertus pratiquées ! Tout cela parce que le bon Dieu vous a favorisés en vous plaçant, à votre arrivée en ce monde, dans un pays et dans une famille catholiques.

* *

Mes chers enfants, les prévenances du bon Dieu à votre égard appellent une grande reconnaissance et un grand amour. Voici une belle occasion de montrer votre reconnaissance et votre amour : faites très bien votre retraite, en vous préparant par le recueillement, la prière, le regret de vos péchés et les bons désirs, à votre communion solennelle. Puisque Notre-Seigneur a été pour vous plus généreux que pour d'autres, promettez-lui d'être vous-mêmes plus généreux que d'autres à son service et de toujours bien profiter des nombreux moyens de salut qu'il a mis à votre disposition. Ainsi soit-il.

---

## IV

### LE PÉCHÉ

Mes chers enfants,

Le grand obstacle au salut, c'est le péché. Pourquoi donc le péché est-il malheureusement possible ? Est-ce que Dieu, infiniment bon, n'aurait pas pu éviter à l'homme le péché, ce danger qui risque pendant toute sa vie de lui faire manquer le but pour lequel il est créé, le bonheur du ciel ? Les adversaires de notre foi se plaisent à représenter le bon Dieu sous les traits d'un être qui sème sur les pas de l'homme des obstacles dont beaucoup ne sauront pas triompher. C'est là une erreur. Dieu veut le salut de tous, mais il veut aussi que ce salut soit mérité ; c'est pourquoi il permet que nous soyons tentés. La liberté humaine peut ainsi se prononcer, choisir entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan, entre le ciel et l'enfer.

N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, que l'homme agit lui-même couramment ? Avant d'engager définitivement un ouvrier, un employé, le patron le met à l'essai, il le soumet à une épreuve. Avant d'acheter un cheval, une machine, on les essaie. L'épreuve se termine-t-elle en faveur de l'ouvrier, de l'employé, du cheval ou de la machine, l'embauchage ou l'acquisition se fait ; dans le cas contraire, on ne s'embarrasse pas d'un auxiliaire ou d'un instrument inutile. Dieu n'agit pas autrement envers l'homme en le soumettant à une épreuve. Sa bonté et sa sagesse seraient en défaut seulement dans le cas où l'épreuve serait manifestement au-dessus des forces humaines. Or il n'en est rien, car Dieu fait ce que ne font pas les hommes ; il donne à celui qu'il éprouve les moyens de triompher.

Cette bonté de Dieu nous permet de mesurer la malice du péché. Celui-ci, librement commis, suppose des sanctions. Pour l'éviter, il y a des précautions à prendre. *Malice* du péché, *conséquences* du péché, *moyens d'éviter* le péché, tels sont les trois points que je veux développer ce matin.

## I

Pour préciser nos explications, prenons comme exemple le péché originel. Dieu avait placé l'homme dans un jardin délicieux que nous nommons le Paradis terrestre. Il avait mis à sa disposition et sous sa domination toutes les autres créatures terrestres, ne lui enjoignant qu'une seule défense : « Tu ne toucheras pas aux fruits de l'arbre que voici. Si tu y touches, tu mourras. »

C'était l'épreuve, telle que nous l'avons expliquée.

J'entends d'ici les esprits forts se récrier : Attacher la vie et le bonheur de l'homme à une branche de pommier ; pour une désobéissance dont on blâmerait à peine un enfant punir l'humanité jusqu'à la fin des siècles, n'est-ce pas assez grotesque, assez injuste ?

— Non, mes enfants, vous allez le comprendre. La valeur d'un objet est modifiée par le symbole qui est attaché à cet objet. Le drapeau de la France est-il honoré pour les quelques francs qu'a coûtés son étoffe, pour la valeur dérisoire du bâton qui la porte ? Non. Il vaut quelques sous, quelques francs au plus, et cependant, quand il passe, les clairons sonnent aux champs, tous se découvrent, parce que ce drapeau représente la France. Quand on sonne au drapeau, c'est à la France qu'on sonne. Celui qui souille le drapeau est arrêté, et avec raison, car dans ses plis le drapeau porte l'image et le souvenir des générations qui l'ont teint de leur sang, l'image de la France. Protesterez-vous parce que l'on a condamné celui qui a déchiré quelques centimètres de calicot ? Vous n'en aurez même pas l'idée, parce que vous savez qu'en insultant le drapeau, c'est la France que cet homme a insultée.

Une maman a puni son enfant pour quelque espièglerie : l'enfant rentre dans sa chambre ; il y trouve sur la cheminée le portrait de sa mère et, dans un accès de colère, il le déchire. La mère arrive sur ces entrefaites et adresse à son fils de vifs reproches : « Que fais-tu, petit malheureux ? Tu outrages ta mère, tu déchires son portrait ! » Irai-je dire à cette maman : « Laissez-le donc ; ce morceau de carton ne valait pas une telle réprimande » ? Non, car ce carton avait une tout autre valeur, du moment qu'il portait le visage de la mère. Ainsi, mes enfants, ce n'est pas pour avoir mangé une pomme que Dieu punit Adam et Eve,

mais pour avoir méprisé son ordre et désobéi à sa volonté.

Telle est la grande malice du péché ; il constitue un mépris de Dieu et une injure à son égard. Dieu est le maître et l'auteur de toutes choses, lui seul a tout créé. Il a donc le droit absolu de poser à l'homme certaines défenses. Il l'a fait. En refusant de tenir compte de ces défenses, l'homme se révolte contre la souveraine autorité de Dieu, lui qui par lui-même n'est rien et ne peut rien.

A cette première malice s'en ajoute une autre, qui est l'ingratitude. Si nous sommes tenus de respecter nos parents et supérieurs, est-ce que nous n'avons pas encore des devoirs plus impérieux à l'égard de ceux dont nous avons reçu davantage ? Or, je viens de vous le dire, l'homme a reçu de Dieu tout ce qu'il est et tout ce qu'il a ; bien plus, il a reçu des dons surnaturels que le bon Dieu n'était pas tenu de lui accorder. Du moment qu'il créait l'homme, Dieu devait, conformément à sa sagesse, lui donner tout ce qui constitue la nature humaine, un corps et une âme avec les organes et les facultés qu'ils comportent. C'était tout. Mais, dans sa bonté, Dieu a voulu y ajouter les dons de la grâce, en appelant l'homme à l'aimer et à vivre en société avec lui pour toujours. Dans ces conditions, celui qui offense Dieu n'est il pas doublement coupable?

Cette double malice, chacun de nos péchés actuels la contient. Elle est même considérablement aggravée par le fait que, depuis le péché originel, Dieu a multiplié ses bontés à l'égard de l'humanité. Il a voulu pardonner le péché commis et racheter les âmes ; pour cela il n'a pas hésité à nous donner son Fils qui est venu sur terre prendre un corps et une âme semblables aux nôtres, souffrir et mourir sur la croix, après nous avoir laissé, pour nous aider à faire notre salut, son Eglise et ses sacrements, notamment le sacrement d'Eucharistie où il demeure notre compagnon, notre victime et notre nourriture.

Lacordaire dit que le péché originel se résume en une interrogation, en une négation et en une affirmation. Une interrogation : Pourquoi Dieu me défend-il de manger les fruits de cet arbre ? Une négation : Dieu n'a pas le droit de me donner un ordre ou de me poser une défense. Une affirmation : Je suis l'égal de Dieu. Le péché mortel contient en lui tout cela. Il est une sottise et une monstruosité.

## II

Ce que je viens de dire suffirait pour nous donner l'horreur du péché; mais de plus il entraîne pour l'homme des conséquences désastreuses. Le péché mortel prive l'homme de la grâce, c'est-à-dire de la vie divine, de l'amitié de Dieu. Nous ne pouvons pas exactement comprendre le prix de cette amitié; nous ne pouvons que nous en faire une idée approximative. Supposez la situation malheureuse d'un homme qui était comblé de toutes les richesses, de tous les honneurs, et qui voit brusquement tout s'effondrer sous ses pas, tandis que s'abattent sur lui maladies et souffrances de toute sorte. Vous n'aurez qu'une idée incomplète des effets désastreux du péché. Et encore celui qui se voit affligé d'une pareille épreuve a la consolation de savoir qu'elle n'est que temporaire. Elle finira au moins avec la mort, tandis que les effets du péché sont définitifs et éternels, si l'homme n'en fait pas avant la mort une sincère pénitence.

Il ne s'agit pas d'ailleurs d'un seul péché, mais comptez tous les péchés commis dans une existence humaine et appréciez-en, si vous le pouvez, la gravité : péchés de l'esprit et de l'imagination, péchés des yeux, péchés des oreilles, péchés des mains, péchés du cœur, péchés commis à la maison, dans la rue, à l'église, au confessionnal peut-être. A tous ces péchés, peu d'excuses valables. Je ne savais pas, direz-vous. Précisément il fallait savoir. Que de fois n'avez-vous pas été avertis : au catéchisme, au confessionnal, au sermon ; et si vous n'avez pas voulu entendre ces avertissements, n'encourez vous pas la faute de celui qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre ?

La punition du péché grave, d'un seul péché grave, c'est l'enfer éternel. Souffrances et privation de Dieu tortureront le damné pendant l'éternité ; car, s'il est possible ici-bas de faire pénitence, celle-ci devient impossible après la mort. Mes chers enfants, comme nous devons craindre le péché qui a de si terribles conséquences et comme nous devons prendre la résolution énergique de ne plus le commettre !

Mais, me direz-vous, tous les péchés ne conduisent pas en enfer. C'est vrai. Le péché véniel ne supprime pas en nous la vie divine et l'amitié du bon Dieu. Cependant il est dangereux, lui aussi, car il conduit facilement au péché mortel. Vous savez qu'une maladie légère peut devenir grave, si elle n'est pas soignée : une mauvaise habitude devient rapidement très forte si elle n'est pas combattue et entraîne à des fautes de plus en plus graves. Le proverbe dit : « Quiconque vole un œuf vole un bœuf. » Cela est vrai pour toute espèce de péché. La conscience s'obscurcit et s'endurcit, les tentations deviennent plus fortes, la résistance moins grande et bientôt celui qui n'a pas voulu réagir devant le péché véniel tombe dans le péché grave. D'ailleurs ne serait-ce pas un bien vilain calcul que de dire : « Je vais me permettre tous les péchés qui ne risqueront pas de m'entraîner en enfer » ? Si nous devons éviter le péché par crainte de l'enfer, nous devons aussi y renoncer par amour pour Dieu. Quel serait le jugement que vous porteriez sur l'homme décidé à éviter toute insulte grave à l'égard de celui dont il attend une faveur, mais qui ne se gênerait pas pour multiplier les petits coups d'épingle que sont les manques de délicatesse, de prévenance et d'affection ? Prendriez-vous cet homme comme ami ? Certainement non. Celui qui aime vraiment évite jusqu'aux moindres occasions de blesser son ami.

III

Si le péché est injurieux pour Dieu et dangereux pour nous, nous devons donc l'éviter à tout prix. Comment nous y prendrons-nous ?

1° Nous éviterons toute imprudence. On est souvent victime d'un accident ou d'une maladie pour avoir commis une imprudence. On est sorti par un froid très vif sans se couvrir suffisamment : un rhume, une bronchite se déclare. On est allé patiner sur une glace trop peu solide : elle cède et l'on tombe à l'eau. Les journaux racontent tous les jours des accidents dus à l'imprudence d'un automobiliste qui a commis des excès de vitesse, d'un alpiniste qui s'est aventuré sans guide dans un passage dangereux. Notre âme, elle aussi, doit éviter les imprudences : il y a de mauvais camarades qu'il faut fuir parce qu'ils tiennent des conversations honteuses, commettent des actes défendus et entraînent ceux qui se confient à eux ; il y a des lectures, des spectacles, des cinémas qui font du mal parce qu'ils enseignent le vice. Voyez ce qui est arrivé à Simon-Pierre. Il se savait peu courageux, puisqu'au moment où son Maître fut arrêté il s'était enfui : le voilà qui, par curiosité, va se mêler aux ennemis du Christ. Bientôt la conversation s'engage : « Toi aussi, tu es l'un des siens. On le reconnaît à ton accent. » Saisi par le respect humain, Simon-Pierre renie son Maître : « En vérité, je jure que je ne connais point cet homme ! »

2° Nous combattrons nos défauts. Je vous ai expliqué tout à l'heure comment le péché véniel qui n'est pas combattu conduit bientôt au péché mortel. Ici, c'est Judas qui va nous donner un exemple à éviter. Etait-il primitivement beaucoup plus mauvais que les autres Apôtres ? Rien ne le prouve. Il avait une tendance à l'avarice et à l'orgueil. Pour n'avoir pas combattu cette double tendance au mal, il en est arrivé à trahir et à vendre son Maître. Quelques jours avant la Passion, Notre-Seigneur était à Béthanie chez Simon le lépreux. Celui-ci donnait un repas en l'honneur du Sauveur. Pendant le dîner, se présente Madeleine la pécheresse convertie ; elle apporte un vase contenant un parfum précieux qu'elle verse sur les pieds de Jésus. Judas s'indigne que l'on gaspille l'argent à de pareilles futilités, au lieu de le donner aux pauvres. Jésus qui apprécie les bonnes intentions de cette femme, reprend doucement Judas : « Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous ; moi, vous ne m'aurez pas toujours. » Judas est vexé de cette réprimande en public ; il quitte brusquement la salle et s'en va tout droit chez les Sanhédrites pour leur proposer son ignoble marché.

3° Nous aurons recours à la prière. Nous avons fait souvent l'expérience de notre faiblesse, nous savons que sans la grâce de Dieu nous sommes incapables de résister aux tentations ; prions pour demander cette grâce nécessaire. Un peu avant son arrestation, Notre-Seigneur s'était rendu au Jardin de Gethsémani pour y prier. Il avait invité ses Apôtres à prier eux aussi pour être forts tout à l'heure devant l'épreuve. Mais eux, accablés de sommeil, s'endorment. A trois reprises Notre-Seigneur revient près d'eux et les trouve endormis. Aussi, quand ils voient les soldats arriver et s'emparer de leur Maître, tous se sauvent. Ainsi le chrétien qui n'a pas prié pour obtenir la grâce est-il faible devant la tentation ; il succombe au premier assaut de l'ennemi.

A la prière doit venir s'ajouter la réception des sacrements. Mais nous parlerons une autre fois de ce sujet important.

En terminant cet entretien, jetons-nous au pied de la croix, mes chers enfants. La croix, avec les souffrances et la mort de Jésus, voilà le résultat de nos péchés. O Jésus ! j'ai un peu mieux compris la laideur de mes péchés ; je sais tout ce qu'ils vous ont coûté ; je sais à quoi ils m'exposent si j'avais le malheur d'y retomber. Avec toute la ferveur de mon cœur qui vous aime, je vous demande pardon pour mes péchés passés ; je vous promets de ne plus commettre désormais le péché et je vous supplie de m'en accorder la grâce, parce que je veux réjouir votre Sacré-Cœur par ma fidélité, éviter à tout prix l'enfer et vous posséder pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

---

V

## LA MORT ET LE JUGEMENT

Mes chers enfants,

Nous avons été placés sur la terre pour gagner le ciel par nos bonnes œuvres. La vie d'ici-bas, c'est le temps de l'épreuve : tous les jours nous avons à choisir entre le bon Dieu et le plaisir. L'épreuve est pour chacun plus ou moins longue et plus ou moins pénible, selon que la sagesse de Dieu en a décidé. Ce qui est sûr, c'est que l'épreuve finira un jour par la mort. Après la mort aura lieu le jugement qui fixera pour toujours notre destinée. Parlons ce matin de la mort et du jugement.

I

Que faut-il savoir sur la mort ? Trois choses : 1° la mort est certaine ; — 2° l'époque de notre mort est incertaine ; — 3° la mort nous fixera pour l'éternité dans l'état où elle nous trouvera.

La mort est certaine. Lorsqu'Adam et Eve eurent commis le péché originel, Dieu se présenta devant eux et leur infligea de suite la punition que méritait leur faute. Cette punition comportait différentes sanctions ; l'une de celles-ci était la condamnation à mort du genre humain. Dieu tint à peu près ce langage : « Adam et Eve, je vous avais confié certains biens dont vous deviez jouir les premiers et que vous deviez transmettre à vos descendants. Sauriez-vous conserver ces biens ou les perdriez-vous par votre faute ? Une épreuve devait en décider. Cette épreuve, vous venez de la subir et malheureusement à votre désavantage.

Vos biens sont perdus pour vous et pour vos descendants. Vous deviez vivre sans jamais connaître la mort ; c'en est fait de ce privilège : vous mourrez, vous et vos descendants, puisque vous êtes incapables de leur transmettre ce que vous avez perdu. »

Depuis ce jour funeste, la mort frappe tour à tour tous les humains. Aucun ne lui échappe. Et cependant ne voit-on pas des hommes qui semblent oublier cette menace ? Ils s'installent sur terre comme si jamais ils ne devaient la quitter ; arrivés à l'extrême vieillesse, ils font encore des projets à longue échéance ; frappés de maladies qui ne pardonnent pas, ils se font illusion et pensent guérir. Vous avez lu et peut-être appris la fable intitulée : *La mort et le mourant :*

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure.

Malgré son grand âge, cet homme ne pensait pas que la mort pût se présenter d'un moment à l'autre. Et pourtant les avertissements n'avaient pas manqué !

Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe :
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?

Beaucoup d'hommes agissent comme ce centenaire. Celui-ci a négligé de faire son testament et de mettre ordre à ses autres affaires parce qu'il ne pense pas à mourir. Combien de chrétiens remettent à plus tard leurs devoirs envers Dieu, confession et communion pascales par exemple, parce qu'ils estiment n'avoir pas à se préoccuper de la mort, du moins pour le moment ! Combien de malades remettent à plus tard la réception des sacrements parce qu'ils pensent échapper à la mort, alors que personne dans leur entourage ne se fait d'illusion sur leur compte !

Si telle est la conduite fréquente des vieillards et des malades, à plus forte raison les personnes plus jeunes se figurent-elles qu'elles n'ont pas à craindre la mort avant un long temps. C'est ce qui fait dire à beaucoup : « Je me préparerai quand le moment sera venu. » Grave erreur et par conséquent grave danger à raisonner de la sorte ! Nous ne connaissons ni le jour, ni l'heure de notre mort. On meurt à tout âge, même à votre âge, mes enfants. En admettant que les organes de votre corps, encore tout jeunes, soient parfaitement constitués, ce qui n'est pas prouvé, vous êtes à la merci d'un accident, d'une de ces imprudences que l'on commet si facilement à votre âge parce qu'on n'en comprend pas le danger.

La mort vient souvent ainsi sans s'annoncer. Notre-Seigneur la compare au cambrioleur qui n'avertit pas son monde de sa visite, mais qui vient au contraire au moment où on s'y attend le moins. Vous connaissez aussi l'histoire du vieillard et des trois jeunes gens racontée par La Fontaine :

Un octogénaire plantait.
Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;
Assurément il radotait.

Mais qui connaît l'avenir ? Le vieillard leur répondit :

J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.
Le troisième tomba d'un arbre...

Précieuse leçon qui nous est donnée par le fabuliste, si nous savons la développer et la traduire en langage chrétien. Puisque la mort guette sa proie à tout âge, puisque les dangers de mort sont si fréquents, il faut être toujours prêt à la mort. Etre prêt, c'est être en état de grâce, dans l'amitié du bon Dieu. Si nous avions perdu cette amitié par le péché grave, il faudrait la retrouver le plus tôt possible par une bonne confession, afin de ne pas risquer de perdre notre âme si le bon Dieu venait à nous rappeler brusquement à lui. N'imitons donc pas l'exemple du vieillard de la fable qui, arrivé à cent ans, n'a pas encore trouvé moyen de mettre ordre à ses affaires. Les affaires sérieuses ne se remettent pas au lendemain, car nous ne sommes pas sûrs qu'il y aura un lendemain pour nous.

## II

Après la mort a lieu immédiatement le jugement, qui règle le sort de l'âme pour l'éternité. On vous a déjà dit que toutes nos actions étaient inscrites là-haut au grand livre des comptes. Sous une forme imagée, c'est une idée très exacte que l'on exprime ainsi. Chacun de nous a un compte ouvert auprès du bon Dieu. Ouvrons un de ces grands livres. Il comprend trois colonnes : dans la première sont inscrites toutes les grâces que nous recevons ; dans la seconde, toutes nos bonnes actions, et dans la troisième, tous nos péchés.

Première colonne : toutes les grâces reçues. Ce n'est pas des trois colonnes la moins remplie. Que de grâces en effet n'avons-nous pas reçues jusqu'ici ! Grâces générales dont nous avons parlé dans notre deuxième entretien : Incarnation et Rédemption, tels sont les deux mots qui les résument. Un Dieu s'est fait petit enfant pour nous sauver ; pour expier nos péchés, il a donné son

sang et sa vie. Ce sont tous les abaissements, toutes les humiliations, toutes les prières, toutes les souffrances, toutes les gouttes de sang de Jésus qui sont inscrits dans cette colonne. A ces grâces générales s'ajoutent toutes les grâces particulières : baptême, instruction chrétienne, absolutions reçues, bons conseils, bons exemples, avertissements et réprimandes, tout cela est noté en détail et de tout cela nous avons à rendre compte à la justice de Dieu.

Vous connaissez, mes enfants, la parabole des talents : un riche propriétaire, étant sur le point de partir en voyage, remet à chacun de ses serviteurs un certain nombre de talents, c'est-à-dire de pièces de monnaie. A son retour, il leur demandera ce qu'ils ont fait produire à cet argent. Ceux qui lui auront fait produire beaucoup recevront une magnifique récompense ; ceux qui lui auront fait produire moins recevront une récompense moins belle ; ceux qui ne lui auront rien fait produire et qui l'auront gaspillé seront sévèrement punis. N'est-ce pas ainsi qu'agissent les hommes qui confient à autrui l'administration de leurs biens ? Ils en tiennent un compte exact pour pouvoir attribuer en connaissance de cause récompenses ou punitions aux bons ou aux mauvais gérants. Ainsi Dieu veut-il que nous ne laissions pas ses grâces improductives, mais il désire que notre rendement en vertus soit proportionné au nombre de grâces reçues. Plus nous aurons reçu, plus il nous sera demandé. Or, nous avons reçu beaucoup plus que d'autres, nous l'avons dit : attendons-nous à nous entendre réclamer beaucoup.

Où en est donc notre deuxième colonne ? Est-elle bien remplie ? Est-elle encore presque blanche ? Serait-elle par hasard tout à fait blanche ? Que faut-il donc faire pour la remplir ? Accomplir beaucoup d'actes de vertu. Chaque fois que vous refusez de céder à une tentation, chaque fois que vous accomplissez un acte pour plaire au bon Dieu, chaque fois que vous faites un sacrifice, votre colonne se remplit. Vous avez tous les jours de nombreuses occasions de remplir votre colonne de gains, car chaque jour le démon vous tente. Il vous engage à désobéir, à être impatient, à vous montrer brutal envers un camarade, à mentir, à mal prier, que sais-je ? Autant d'occasions d'acquérir des mérites par votre bonne volonté.

N'oubliez pas non plus, mes enfants, d'offrir au bon Dieu les actions de votre journée. Par exemple, vous étudiez une leçon, vous faites une commission pour votre maman. Savez-vous bien qu'il y a plusieurs manières de le faire ? Vous pouvez le faire malgré vous, en maugréant, en vous impatientant : c'est un péché. Vous pouvez le faire pour éviter une gronderie ou une punition : ce n'est pas mal, mais votre action n'a pas ainsi de valeur surnaturelle. Vous pouvez le faire pour être agréable au bon Dieu qui a commandé l'obéissance et le travail : c'est un acte de vertu. Profitons donc de toutes nos actions pour accomplir des actes de vertu qui viendront remplir notre colonne.

Prenez bien garde aussi qu'un grand trait de plume ne vienne barrer toute votre colonne et la réduire à zéro. Comment cela peut-il arriver ? Par un seul péché grave. Dès que nous avons perdu l'amitié du bon Dieu, toutes nos bonnes actions passées sont réduites à rien et n'ont plus de valeur à ses yeux. Il est vrai que leur valeur leur est rendue dès que nous avons retrouvé l'amitié de Dieu par la pénitence en recevant l'absolution. Mais il vaut beaucoup mieux, n'est-ce pas ? ne rien perdre et ne pas risquer de paraître devant Dieu avec une deuxième colonne entièrement blanche.

Et notre troisième colonne, celle des péchés, n'est-elle pas bien chargée ? Je vous disais que le péché peut se commettre partout, à la maison, à l'école, à l'église, dans la rue, seul et avec d'autres, par la pensée, par la parole, par l'action, par les omissions. Mais il y a aussi un moyen de barrer tous ces péchés, car si la colonne nº 2 doit être bien garnie, celle-ci doit être, au contraire, aussi blanche que possible. Ce moyen, c'est la contrition et la confession. Vous aurez à cœur de faire bientôt une excellente confession qui supprimera tous les péchés qui pourraient encombrer cette troisième colonne et à l'avenir vous vous confesserez souvent et très bien, de façon à empêcher les péchés de s'y accumuler.

Le moment du jugement est donc arrivé : Dieu ouvre le grand livre et prononce la sentence. Il y a trois sentences possibles : enfer, purgatoire, ciel. Si dans la troisième colonne, il y a un seul péché mortel, c'est l'enfer avec ses peines terribles : souffrances comparables à celles produites par un feu dévorant et privation de Dieu, notre bien suprême.

Vous avez déjà souffert et vous avez vu d'autres personnes souffrir : tout ce que vous avez enduré ou tout ce que vous avez vu les autres endurer n'est rien, absolument rien, à côté des souffrances de l'enfer. Vous avez aussi souffert d'être séparés d'une personne que vous aimez. Certains ont peut-être eu le grand malheur de perdre leur papa ou leur maman ; leur cœur en a été broyé et maintenant encore il souffre beaucoup de cette perte. Cette souffrance, elle non plus, n'est pas comparable à la souffrance du damné privé de Dieu, parce que Dieu est infiniment meilleur et infiniment plus nécessaire à notre bonheur que les êtres les plus chers. Les souffrances de l'enfer sont d'autant plus terribles qu'elles ne finiront jamais : une maladie ne dure pas toujours, une séparation non plus. Les souffrances de l'enfer, la séparation d'avec Dieu dureront toujours pour le damné. Comme nous devons avoir peur du péché mortel, mes chers enfants, et comme nous devons l'éviter à tout prix !

La deuxième sentence possible, c'est le purgatoire. A vrai dire, c'est le ciel, mais après un séjour en purgatoire. Vous le savez, mes enfants, tout

péché, même pardonné, suppose une satisfaction consistant en une peine à subir soit sur terre soit en purgatoire. Le purgatoire est donc un lieu de souffrance et il ressemble à l'enfer par la nature et l'importance des peines qu'on y endure Il y a cependant une différence, c'est qu'on sort du purgatoire, tandis qu'on ne sort pas de l'enfer. Cette différence est capitale ; il n'en reste pas moins vrai qu'il est bien préférable d'éviter un long séjour en purgatoire.

Nous le pouvons facilement en offrant comme satisfaction pour nos péchés passés les bonnes œuvres que nous accomplissons ici-bas. D'ailleurs, si nous estimons notre richesse spirituelle insuffisante, nous pouvons recourir aux richesses infinies que possède l'Eglise : celle-ci les met à notre disposition sous forme d'indulgences. Aimons donc à employer ces deux moyens faciles de faire notre purgatoire sur cette terre : ce sera beaucoup moins pénible que dans l'autre monde.

Il me reste à vous dire un mot du ciel, la patrie que le bon Dieu désire être la nôtre. Il est difficile de nous faire une idée exacte du ciel, tellement le bonheur qu'on y goûte dépasse tout ce que nous pouvons imaginer. La principale joie des élus consiste dans la présence et la vue du bon Dieu. Si c'est un grand bonheur pour l'âme de posséder sur cette terre l'amitié du bon Dieu, si elle éprouve une grande joie à s'unir à lui par la sainte communion, cette joie demeure toujours imparfaite en raison de nos faibles dispositions et parce que nous ne voyons pas Dieu face à face, mais seulement à travers les voiles du mystère. D'ailleurs les âmes les plus saintes craignent toujours de le perdre par le péché. Au ciel, ce sera la possession et la vue parfaites de Dieu, sans aucun risque de le perdre jamais.

Mes chers enfants, nous avons été placés sur terre pour gagner notre ciel. Beaucoup d'hommes malheureusement l'oublient : ils ne vivent que pour se procurer des biens matériels et périssables, la richesse, les honneurs, des joies d'un jour. Ne soyons pas comme eux des aveugles qui s'arrêtent à jouir de pauvres plaisirs passagers en risquant de compromettre leur bonheur éternel. Travaillons, au contraire, à faire notre salut et pour cela pensons-y chaque jour.

Une de nos résolutions de retraite sera donc celle-ci : Chaque jour de ma vie, je me souviendrai que je dois éviter l'enfer et gagner le ciel et chaque jour je travaillerai courageusement, aidé par la grâce de Dieu, à ce but, le seul vraiment important. Comme le dit le cantique, « Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver. » Je suis bien décidé à sauver mon âme à tout prix. Ainsi soit-il.

---

## ALLOCUTIONS DE MARIAGE

### II

Mademoiselle, Monsieur,

Rien ici-bas n'échappe à la Providence divine. Elle est clairvoyante et attentive. Elle prend soin des êtres inférieurs, qui, à leur manière, chantent ses louanges sans le savoir, sans la connaître et sans l'aimer. Mais plus encore c'est sur le chef-d'œuvre sorti de ses mains, au dernier jour de la création, qu'elle étend sa miséricordieuse complaisance. Dieu qui, de toute éternité, a distingué les êtres humains qu'il devait créer dans la suite des temps, arrête sur chacun d'eux son paternel regard, dès que la vie en anime le corps. Penché sur lui comme une mère sur son enfant, il le suit à travers toutes les péripéties et tous les dangers de sa frêle et courte existence terrestre. C'est lui en effet qui le fait naître en telle patrie, en telle famille, à tel moment du temps, en tel endroit de l'espace. Il lui assigne sa demeure, il lui mesure sa durée, il protège ses jours, il le comble de ses bienfaits. En un mot, il le conduit par la main, discrètement, invisiblement, dans le chemin de sa destinée, jusqu'au jour où, au seuil de l'éternité, il lui ouvre les bras pour le recevoir.

Au cours de ce terrestre voyage, il le rapproche souvent d'un autre être semblable à lui, vers lequel il a incliné son cœur, pour les unir ensemble d'un lien que rien ne saurait briser et qu'ainsi leur sort soit à jamais confondu.

Ce que Dieu fait pour la plupart de ses enfants, il l'a fait pour vous. Et j'ai bien le droit de le dire, comme vous avez le devoir de le constater, pour lui en témoigner votre reconnaissance, il l'a fait dans une mesure toute débordante de bonté et de miséricorde.

Vous êtes nés, l'un et l'autre, de parents chrétiens. qui vous ont transmis, avec le sang et la vie, les principes religieux qui font les croyants. Votre première enfance s'est écoulée sous le regard d'un père et d'une mère, aussi jaloux de préserver vos âmes des atteintes du mal que de défendre vos santés contre les dangers extérieurs, aussi ardents à vous instruire des vérités de la foi et à former vos volontés pour le bien qu'à nourrir vos corps du pain de chaque jour. C'est qu'ils savaient le prix d'une âme chrétienne et qu'ils comprenaient toute la responsabilité comme tout l'honneur de leurs devoirs.

J'oserai dire que pour vous, Mademoiselle, la Providence n'a eu que de délicates attentions. Vous n'avez cessé de couler en paix les années de votre adolescence et de votre première jeunesse à l'abri des périls du monde, sous le regard de Dieu, au sein de votre famille, où les exemples de piété ardente et solide, de miséricorde et de charité qui vous étaient donnés vous encourageaient d'eux-mêmes à aimer Dieu de toute votre âme et à lui prouver votre amour par une vie pure et généreuse. C'est à cette école que vous avez appris à être simple, modeste, douce, dévouée et pieuse. Gardez toujours ces qualités précieuses, en les développant dans toute votre vie. Elles ont fait la joie et le bonheur de vos parents. Elles vous ont gagné le cœur de votre fiancé. Je ne doute pas qu'elles ne fassent bientôt la joie et le bonheur de votre époux.

C'est d'une manière tout autre mais non moins évidente, Monsieur, que la bonté divine s'est manifestée à votre endroit. Transporté d'un milieu solidement chrétien au milieu du monde, vous avez eu à lutter contre lui, contre ses idées fausses et ses préjugés nombreux, pour garder en vous fermes et inébranlables les principes que vous teniez de votre éducation religieuse. L'atmosphère du monde est subtile et pénétrante. L'éclat de la vérité dans une âme peut être facilement terni par les nuages de l'erreur. La délicatesse de la foi a tout à redouter des atteintes du mensonge. La pureté du cœur est un trésor fragile et difficile à conserver au milieu des tentations et des scandales. Mais grâces en soient rendues à Dieu ! Je sais que les convictions qui vous animent sont toujours les convictions de votre baptême et de votre première communion. Je sais que votre foi est la foi de vos pères et que, pour rien au monde, vous ne voudriez oublier vos devoirs de chrétien.

Ainsi donc vous êtes dignes l'un de l'autre et par votre origine et par votre éducation et par vos qualités et surtout par votre foi chrétienne. C'est pourquoi, malgré les voies différentes par lesquelles la Providence vous a conduits, elle vous a enfin rapprochés pour vous unir, et vous unir à jamais par le sacrement de mariage.

Invité par vous à vous adresser quelques mots avant de recevoir vos serments, je n'ai pas su refuser. Je trouve dans l'honneur que vous me faites, l'occasion de vous montrer combien je porte d'intérêt à vos âmes et de vous témoigner à nouveau, dans une circonstance aussi solennelle, ma plus vive et ma plus sincère affection.

* *

Le Concile de Trente, interprète infaillible de la doctrine révélée, la résume dans cette simple phrase : « *Sancta res est matrimonium et sancte tractandum*. Le mariage est une chose sainte, il faut le traiter saintement. »

C'est là toute la division de ce discours, dans lequel je vais vous rappeler rapidement *ce qu'est le mariage* et les *obligations* qu'il impose à ceux qui ont reçu ce sacrement.

### I. — *Le mariage est une chose sainte*

Sous quelque aspect qu'on regarde le mariage, on n'y voit que sainteté. Il est saint dans son origine, il est saint dans son essence, il est saint dans sa signification, il est saint dans son but.

Il est saint dans son origine, puisque Dieu en est personnellement l'auteur. Aux premiers jours du monde, il intervient pour unir Adam et Eve et pour donner à leur union le double caractère de l'unité et de l'indissolubilité. Mais comme cette dignité conférée au mariage par l'intervention du Créateur ne suffit pas longtemps pour retenir l'homme dans le devoir, le Christ Jésus apparut, apportant aux époux une force nouvelle et donnant à leur union la sublimité d'un sacrement.

Dès lors, le mariage est saint en lui-même, dans son essence. Jailli, comme tous nos sacrements, du cœur transpercé du Sauveur mourant sur la croix, il contient en lui la grâce, participation de la nature divine, et il la confère à ceux qui la reçoivent dignement. C'est ainsi qu'au moment où vos lèvres, interprètes fidèles de vos cœurs inclinés l'un vers l'autre, prononceront les paroles sacramentelles, Notre-Seigneur mettra à vos serments le sceau de son sang divin. Le consentement de vos volontés sera non seulement ratifié par l'autorité du Père, mais scellé dans le sang de Jésus-Christ ; et tout homme ou toute loi qui tenterait de rompre votre alliance ou d'en détendre le lien, vous rendrait à la fois parjures vis-à-vis de vous-mêmes, contempteurs criminels de la volonté de Dieu et profanateurs sacrilèges du sang de Jésus-Christ, car « personne ne peut séparer ce que Dieu a uni. »

C'est que votre union est le symbole de l'union à tout jamais bénie de la nature divine et de la nature humaine dans le mystère de l'Incarnation. C'est que votre union est la figure de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, union réelle, intime et permanente, contre laquelle les persécutions et les complots n'ont jamais prévalu et ne prévaudront jamais. Car sans cesse le Verbe incarné murmure et répète aux oreilles ravies de son Eglise : « Garde-toi de craindre, ô ma compagne fidèle ; je t'ai épousée, c'est pour toujours ! *Sponsabo te mihi in sempiternum !* »

Enfin le mariage est saint dans son but, car ce but n'est pas seulement de transmettre la vie du corps, par laquelle le genre humain se continue, la patrie s'agrandit, la famille croît et prospère, pour obéir aux ordres du Créateur : « *Crescite, multiplicamini, replete terram.* » Son but est aussi de transmettre la vie de l'âme, qui forme des esprits droits, des cœurs purs, des caractères nobles et fermes. En un mot, son but n'est pas seulement de peupler la terre, mais aussi et surtout de peupler le ciel, en donnant à l'Eglise des fils dévoués, à Jésus-Christ des disciples aimants, à Dieu des enfants fidèles, qui un jour deviendront ses élus.

« *Sacramentum hoc magnum est ; ego autem dico in Christo et in Ecclesia.* » Sublime mystère et grand sacrement, s'écrie S. Paul. Tel est le mariage dans le Christ et dans son Eglise.

### II. — *Il faut traiter le mariage saintement*

Une réalité aussi sainte, aussi pure, aussi divine, mérite bien que nous l'ayons en grand honneur et grande estime et que nous le traitions saintement. Mais traiter saintement le mariage, ce n'est pas autre chose, jeunes époux, que de vous soumettre à ses lois et que d'en remplir les devoirs, car c'est obéir à Dieu, qui a dicté les unes et imposé les autres.

Ces devoirs, je les trouve parfaitement exprimés dans les paroles de S. Paul aux Ephésiens : « Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a

aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour la sanctifier. Il l'a purifiée dans le baptême de l'eau par la parole de vie pour la faire paraître devant lui éclatante de gloire et de beauté, n'ayant ni tache ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et immaculée. Ainsi les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Qui aime sa femme s'aime soi-même. Personne assurément ne hait sa propre chair, mais la nourrit et l'entretient comme Jésus-Christ nourrit et entretient son Eglise. Que chacun de vous aime sa femme comme lui-même et que la femme respecte son mari. »

L'amour mutuel, l'affection réciproque, voilà le grand devoir des époux chrétiens. Mais encore faut-il bien entendre ces paroles et en comprendre toute la portée.

L'amour des époux chrétiens n'est ni un amour charnel, ni un amour d'imagination qui s'attache à la beauté extérieure, ni même un amour platonique qui recherche seulement les qualités de l'esprit. Non, il est avant tout un amour pur et surnaturel, qui cherche dans l'âme la surhumaine beauté qu'elle reçoit du rayonnement de la lumière d'en-haut et de l'intime communication de la vie divine. Les deux époux se regardent l'un l'autre à la lumière de la grâce qu'ils ont reçue du sacrement. Ce qui les rapproche alors, ce qui les unit étroitement l'un à l'autre, c'est leur divine ressemblance, car, tous deux, ils sont illuminés par le Verbe de Dieu; tous deux ils sont marqués du sceau de Dieu; tous deux ils sont pénétrés de sa vie; tous deux enfin ils sont les temples de Dieu et les sanctuaires vivants de son Esprit de lumière et d'amour : « *Vos estis templum Dei vivi, et Spiritus Dei habitat in vobis.* » Leurs corps eux-mêmes et les membres de leurs corps sont le corps et les membres du Christ, par conséquent des membres de sainteté où réside l'Esprit de Dieu. « Ce fut Dieu, dit S. François de Sales, qui amena Eve à notre premier père Adam et la lui donna pour femme. » C'est Dieu aussi, Mademoiselle et Monsieur, qui, de sa main invisible, va former le nœud du lien sacré de votre mariage et qui vous donne l'un à l'autre. Aimez-vous donc d'un amour mutuel, tout saint, tout sacré, tout divin !

D'ailleurs la pureté de l'amour est la plus sûre garantie de sa fidélité. Hélas ! on se promet de s'aimer toujours. Cette promesse est souvent une vaine parole, « qu'il faut écrire sur les ondes mobiles du vent et sur la surface rapide des eaux. » Sans doute elle est sincère ; mais la nature humaine est si inconstante ! Et quand les illusions du premier instant se sont évanouies, quand les charmes de la nouveauté sont disparus, que d'écueils à éviter, que d'obstacles à surmonter pour tenir la promesse que l'on a faite et demeurer inviolablement attaché à l'être que l'on a choisi ! L'honnête homme peut demeurer fidèle à sa parole, parce qu'elle est une parole d'honneur. Ce n'est pas assez pour le chrétien. Pour lui, la promesse faite au jour du mariage est un serment que Dieu lui-même a reçu, entendu et ratifié et que, pour rien au monde, il ne voudrait trahir.

Aussi, les désenchantements peuvent venir, les désillusions se multiplier, les défauts de caractères disparates se faire jour, le cœur des époux chrétiens est à l'abri de l'épreuve, fortifié qu'il est, à chaque instant, par la grâce du sacrement, qui donne à l'amour conjugal la vertu de supporter sans faiblir les difficultés de la vie commune. L'amour pur et fidèle est devenu l'amour patient qui supporte les défauts d'autrui, écarte les heurts et les chocs, se tait quand il faut, souffre sans murmurer ni se plaindre, si ce n'est à Dieu, confident et consolateur de ceux qui pleurent et qui souffrent.

Mais ce n'est pas tout, car il ne suffit pas que les deux existences unies par le mariage se tiennent l'une auprès de l'autre, malgré ce qui tend à les séparer ou à les disjoindre. Il faut qu'elles deviennent, dans toute la force du terme, une vie, une seule vie, unique et commune. Cela, c'est l'œuvre de l'amour dévoué, qui est le perfectionnement de l'amour conjugal. Mais un tel couronnement est l'effet propre et exclusif de la grâce. La nature en effet est trop égoïste pour le produire et le cœur est plus porté, par instinct, à recevoir qu'à donner. Et cependant le dévouement ne vit que du don de soi-même, sans cesse renouvelé, jamais interrompu...

Vous serez une épouse dévouée, Mademoiselle, si, obéissant avec une chaste simplicité à la loi de Dieu, vous sacrifiez vos plaisirs et vos goûts à celui qui représente auprès de vous l'autorité du Christ, si vous surmontez fatigues et accablements pour lui conserver la vigueur et la santé, si vous vous ingéniez à porter avec lui le fardeau de la vie, si vous êtes toujours prête à le consoler quand la tristesse cherchera à l'atteindre ou le chagrin à envahir son âme, si enfin vous lui témoignez toujours, jusqu'à la mort, votre attachement et votre fidélité. C'est ainsi que l'Eglise aime son divin Epoux. Quand les méchants l'attaquent, le raillent, l'insultent ou l'outragent, elle se prosterne aux pieds des tabernacles, prend des habits de deuil, mêle ses larmes à ses prières, pour lui faire réparation d'honneur, le louer, le bénir et lui faire oublier, par les marques plus nombreuses de son respect et de sa tendresse, les avanies et les blasphèmes de ses ennemis.

Et vous, Monsieur, vous serez un époux dévoué si, au dévouement de tendre et affectueuse soumission de votre épouse, vous répondez par un dévouement de condescendance intime et généreuse. A vous sans doute, de par la volonté de Dieu, l'autorité et le commandement. Mais loin de moi la pensée que vous vous en serviez jamais pour tyranniser l'être aimé que Dieu vous confie, car le commandement vous est donné surtout pour que vous soyez le protecteur et la providence de votre épouse. Vous lui épargnerez les chocs douloureux. Vous écarterez sous ses pas les pierres du chemin. Vous lui allégerez tous les fardeaux. Par